Anthropologie et Sociétés

Forces productives, rapports de production et origine des inégalités entre hommes et femmes

Chantal Kirsch

Volume 1, numéro 3, 1977

Le rapport Hommes-Femmes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/000862ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/000862ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Kirsch, C. (1977). Forces productives, rapports de production et origine des inégalités entre hommes et femmes. *Anthropologie et Sociétés*, 1(3), 15–41.
<https://doi.org/10.7202/000862ar>

FORCES productives RAPPORTS de production et ORIGINE des inégalités entre hommes et femmes

Chantal Kirsch
UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

J'ai exposé ailleurs (Kirsch 1976) quelques-unes des explications, aussi persistantes que peu convaincantes, qui ont été données de la présence universelle de l'infériorité sociale des femmes¹. Depuis quelques années, avec la montée des mouvements féministes et la prise de conscience de leur oppression qu'ont réalisée beaucoup de femmes, de nombreuses tentatives nouvelles ont été faites pour essayer d'isoler les différentes causes possibles de ce phénomène déroutant et pour montrer en même temps que l'on était pratiquement toujours parti d'un point de vue purement androcentrique dans les études en sciences sociales, et que cette attitude aboutissait à considérer que tout ce qui était vraiment humain était forcément masculin.

Plusieurs de ces tentatives proviennent d'anthropologues et elles sont, à mon avis, bien qu'encore limitées, parmi les plus intéressantes (cf. Slocum 1975, Rubin 1975, Brown 1970, etc.). Je voudrais, dans cet article, essayer d'élargir encore le débat en insistant sur certains points qui ont souvent été laissés dans l'ombre par les anthropologues qui s'intéressent réellement à la condition des femmes (faute de temps et question de priorités, cela se comprend), ou traités avec beaucoup de désinvolture par les autres. Il faut qu'il soit bien compris que si je présente ici une hypothèse explicative de l'origine des différences de statut entre les sexes, il ne faut en aucun cas en conclure que je pense qu'elle englobe toutes les causes de l'infériorité sociale des femmes. Il est évident que si les causes fondamentales de ce phénomène doivent résider dans le processus même de l'hominisation, d'autres causes ont contribué à ce que l'infériorité sociale des femmes se reproduise sous diverses formes, en même temps que changeaient la conjoncture historique, les rapports de production, etc. Par ailleurs, je reconnais volontiers que ni l'apparition, ni le degré de la sujétion des femmes ne peuvent s'expliquer uniquement par des causes économiques. Je tiendrai cependant à insister sur ces dernières car elles me paraissent primordiales et sont trop souvent passées sous silence.

Il est certain qu'il ne faut pas considérer l'infériorisation des femmes comme étant le résultat d'un *complot* masculin. C'est malheureusement cette idée qui sous-tend une importante partie de la littérature féministe actuelle, et l'on en trouve des échos dans les écrits de certains anthropologues. Cela ne me paraît guère réaliste ni profitable de présenter les hommes en général, maintenant et depuis la nuit des temps, comme un groupe assoiffé de pouvoir, désirant particulièrement s'assujettir les femmes. L'infériorité sociale des femmes ne provient pas d'une *volonté* masculine de domination, elle résulte de conditions historiques et préhistoriques qu'il faut arriver à cerner et qu'il faut étudier.

Par contre, en réaction contre la *théorie du complot*, un certain nombre d'anthropologues, entre autres, se contentent de dire que puisque tout processus historique est déterminé, l'infériorisation des femmes était inévitable puisqu'elle s'est produite. Cette affirmation est du reste exacte: il n'est pas nécessaire de faire un raisonnement très sophistiqué pour comprendre que si, entre plusieurs possibilités historiques, à un moment donné, il n'y en a qu'une qui s'actualise, c'est qu'elle était inévitable; le problème, dès qu'on admet qu'un processus historique était inévitable, c'est de trouver quelles sont les conditions historiques qui l'ont déterminé. Si, théoriquement, cette position me paraît donc juste, je tiens à souligner qu'elle est insuffisante et qu'elle n'est pas en soi explicative, en plus de comporter certains dangers lorsqu'on étudie des problèmes concrets:

- premièrement, elle est souvent mal comprise et sert à *justifier* certains pans de l'histoire. Dans le cas qui m'occupe ici, il est certain que ce caractère nécessaire de l'histoire a déjà servi à justifier moralement l'infériorité sociale des femmes. Or, moralement, aucune oppression ne se justifie. Les différentes oppressions peuvent être expliquées mais pas justifiées (ce caractère nécessaire de l'histoire est l'un des quelques principes marxistes qui ne sont que trop souvent utilisés, à leur profit, par les réactionnaires de tout acabit);
- deuxièmement, elle risque d'amener certains chercheurs à croire qu'il est aisé de découvrir les conditions historiques qui ont présidé à l'avènement d'un phénomène social quelconque et à se contenter d'explications limitées (c'est l'erreur commise, à mon avis, par tous ceux qui pensent que tout a été dit sur la façon dont les femmes ont été infériorisées dans **L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat**, niant ainsi que les connaissances acquises depuis un siècle sur l'évolution humaine puissent servir à poser de nouvelles hypothèses);
- troisièmement, réduite à sa plus simple expression, c'est-à-dire dépouillée de sa complexité théorique, elle n'a même plus de caractère historique et sert à *naturaliser* les processus historiques. C'est en partie dans ce cadre que se situent beaucoup d'explications *écologistes* qui ne tiennent guère compte des conditions historiques du développement des sociétés et qui ne sont que des études assez superficielles de l'adaptation

de différentes populations à leur environnement physique (c'est le cas de quelques-uns des chapitres du livre *Female of the Species*, de Martin et Voorhies, où bien des phénomènes sont présentés comme étant adaptatifs, et où l'infériorité sociale des femmes, bien que contestée sur le plan moral, n'en est pas moins présentée comme un phénomène *adaptatif* à différentes époques et dans différentes sociétés, et ce souvent sans qu'il ne soit précisé en quoi exactement il est *adaptatif*).

Il me paraît donc indispensable d'éviter de souscrire à la théorie du complot et de traiter les femmes comme des anges déchus. Il me paraît tout aussi indispensable d'éviter de simplifier le problème des origines de l'infériorité sociale des femmes, et de présenter les hommes, en tant que groupe, comme étant extérieurs à l'infériorisation sociale progressive des femmes et y ayant assisté passivement, impliquant par là que l'infériorisation sociale des femmes est due aux conditions de vie imposées par le milieu physique, ou par les exigences de la production, etc., le tout étant envisagé de façon purement mécanique, c'est-à-dire sans jamais tenir compte des contradictions internes qui ont dû exister dans les rapports de production des sociétés étudiées, ou dans les rapports de production des premières sociétés humaines. Selon moi, la première attitude n'aboutit à rien, sinon à intensifier l'impression qu'il existe un écart irréductible entre hommes et femmes, et la deuxième risque d'aboutir à une *naturalisation* d'un phénomène social complexe.

Je présenterai ici une hypothèse (ou plutôt un ensemble d'hypothèses) qui tente de montrer comment, au cours de l'hominisation, les femmes ont pu être socialement infériorisées sans que cela n'ait nécessairement créé une guerre des sexes. Cette hypothèse part bien entendu du point de vue que l'infériorité sociale des femmes est un phénomène social, et non naturel, qui mérite d'être réétudié jusqu'à ce que l'on ait mis au point des hypothèses explicatives suffisamment complexes et complètes pour pouvoir l'analyser dans toutes ses implications. Cela signifie également que je ne considère pas que les hypothèses données ici soient finales.

☐ Hominisation et développement de la production sociale

Je préciserai tout de suite que je considère que ce qui distingue essentiellement l'être humain de l'animal est la production sociale, fondée sur le travail collectif². Ce que j'entends par *travail collectif* est un travail dont la planification et la destination sont déterminées par l'existence d'un groupe social constitué. Dans le contexte de cet article, il faut donc voir l'hominisation comme un processus au cours duquel, en plus de tous les changements physiques, physiologiques, neurologiques, etc., la production sociale est devenue le fondement même du mode de vie matériel de groupes que je considère dès lors comme étant humains. Il s'agit d'un processus à la

fois quantitatif et qualitatif. Il est relativement lent et graduel et il implique une foule de changements progressifs: il est donc quantitatif. Par ailleurs, il implique un passage irréversible, à un moment donné de la préhistoire, de l'animal à l'humain: dans ce sens, il est qualitatif. Je me placerai surtout du point de vue de ce que j'appellerai *l'hominisation complétée*, c'est-à-dire à partir de ce moment dans le processus de l'hominisation où la production sociale fut partie intégrante du fonctionnement des sociétés. Il est évident que *hominisation complétée* ne signifie pas que l'évolution humaine est arrêtée, cela signifie simplement qu'une fois que s'est produit le changement qualitatif entre l'animal et l'humain, ce ne sont plus que des changements quantitatifs qui sont survenus.

Il n'est pas dans mon intention de m'étendre longuement sur les différences et sur les ressemblances qui existent entre les primates non humains et les humains. Une littérature abondante couvre le sujet, bien que beaucoup de travail reste à faire dans ce domaine. Je serai cependant amenée à en mentionner quelques-unes dans ce qui suit étant donné qu'une bonne partie des spéculations concernant les premiers hominidés et les premiers hominiens est basée sur certains aspects du comportement de primates non humains actuels.

La production sociale: chasse et cueillette

De nombreux auteurs considèrent que le travail collectif n'est réellement apparu qu'après l'*invention* de la chasse. Sans simplifier leur pensée, on peut dire que pour beaucoup d'entre eux c'est la chasse *inventée* par les hommes qui aurait suscité les premiers efforts de coopération, de planification, etc. Tout cela se faisait entre hommes, bien sûr. Les auteurs qui ont affirmé que l'invention de la chasse était la cause même de l'hominisation ne pouvaient que laisser dans l'ombre cette moitié de l'humanité, les femmes, que l'on présumait ne rien avoir eu à faire avec ce grand bouleversement. Tandis que les mâles évoluaient en chassant, les femmes, elles, ne connaissaient pas un sort aussi glorieux. Une citation de Moscovici donne une idée de l'esprit qui a présidé aux diverses études portant sur l'hominisation:

L'aspect ponctuel, individuel et pour ainsi dire pré-humain de la cueillette est frappant... La chasse embrasse... une chaîne complexe d'actions préparées, organisées, collectives, un équipement intellectuel et technique demandant une formation préalable des individus. Sous cet angle, la distance qui sépare un chasseur de sa compagne qui cueille, fourrage, est comparable à la distance qui sépare une espèce proto-humaine ou non humaine...

Moscovici, 1972:138-139

Pour de nombreux anthropologues, qu'ils l'expriment de façon implicite ou explicite, le grand drame des femmes est de n'avoir jamais réussi à combler ce vide, cette distance.

De multiples critiques peuvent être adressées à ce type d'interprétation. Tout d'abord, des recherches récentes ont montré que l'on ne pouvait pas à proprement parler qualifier d'*invention* l'apparition de la chasse chez les hominidés puisque la chasse devait déjà exister chez les pré-hominidés (elle existe chez les chimpanzés, à un niveau très élémentaire mais malgré tout plus complexe que ce que l'on croyait jusqu'à tout récemment, cf. Teleki 1975). Il n'y a donc pas eu de coupure drastique entre le mode de subsistance des pré-hominidés et celui des hominidés. Dans ce contexte, on peut faire une deuxième critique: puisque, chez les chimpanzés notamment, les femelles chassent, il est logique de penser qu'elles chassaient également chez les pré-hominidés, et on voit mal pourquoi elles auraient été brusquement empêchées de chasser chez les premiers hominidés. Troisièmement, la distance que l'on suppose avoir existé entre mâles et femelles est assez arbitraire compte tenu des relations qui existent entre les sexes chez les primates non humains: s'il est vrai que chaque sexe est assez autonome vis-à-vis de l'autre, ils vivent quand même dans un même monde où il y a communication entre individus; ce qui nous amène au quatrième: il est impossible qu'il y ait eu une très grande différence dans le *savoir* des deux sexes étant donné le type d'organisation sociale dans lequel ils devaient vivre, et ce même si l'on admet que les deux sexes avaient des activités de subsistance différentes, ce qui est peu probable. A ce propos, on minimise aussi très souvent la connaissance réciproque que peuvent avoir les hommes et les femmes de leurs activités productives chez les chasseurs-cueilleurs; ainsi, les hommes connaissent souvent les techniques de la cueillette et, dans certaines sociétés, y participent fréquemment, tandis que les femmes, même lorsqu'elles ne participent pas du tout à la chasse proprement dite, n'en connaissent pas moins plusieurs techniques et sont notamment très utiles pour relever des pistes fraîches d'animaux lors de leurs expéditions de cueillette. L'argumentation selon laquelle les deux sexes auraient donc été très loin l'un de l'autre dès le début de l'hominisation ne me paraît par conséquent pas très convaincante.

Par ailleurs, l'affirmation selon laquelle ce serait la chasse qui serait à l'origine de la production sociale est également plutôt gratuite. Il n'est pas dans mon intention de minimiser l'importance que le développement des techniques de chasse a pu avoir sur l'évolution de l'humanité; mais, comme l'a déjà mentionné Slocum (1975), on a souvent pris pour acquis que les premiers outils avaient été des *armes* servant à la chasse, alors qu'il est tout aussi probable, et même plus, qu'ils aient été des instruments servant surtout à la cueillette (pouvant être utilisés occasionnellement pour la chasse au petit gibier); de plus, comme elle le dit, il est raisonnable de supposer que le travail collectif (c'est-à-dire pas nécessairement un travail effectué par plusieurs individus ensemble mais un travail dont le produit est distribué, de façon volontaire et planifiée, à l'intérieur d'un groupe) ait son origine non pas dans l'invention de la chasse mais dans une tendance évolutive des hominidés, à savoir la maturation physique de plus en plus lente des individus. Elle pense que la source de la production sociale se trouverait dans l'allongement de la

période de dépendance des petits qui aurait obligé les mères à augmenter leur production et à la partager de façon systématique — et non plus occasionnelle, comme cela se produit chez les primates non humains — avec leurs petits.

Je crois que ce n'est que lorsque les connaissances sur les modes de subsistance des primates non humains, particulièrement en ce qui a trait à la chasse et au partage de la nourriture et, peut-être, les connaissances en archéologie préhistorique se seront raffinées que l'on pourra construire une hypothèse plus solide sur l'origine de la production sociale. Il me paraît cependant peu probable que l'on puisse l'attribuer exclusivement à l'un des deux sexes. L'interprétation de Slocum fait toutefois ressortir un point important: le lien tout à fait spécial qui existe entre mère et enfant chez les primates non humains et qui a dû exister aussi chez les premiers hominidés.

Une chose, en tout cas, est certaine: il est absolument impossible (même au niveau des activités productives) que l'un des deux sexes soit devenu humain tandis que l'autre restait animal. Ce genre d'implication nie non seulement les lois fondamentales de la génétique, mais aussi l'importance de la faculté d'apprentissage chez les premiers hominidés et chez les premiers hominiens.

La division sexuelle du travail

L'existence, chez les premiers hominidés, de la division sexuelle du travail est implicitement admise dans les deux théories de l'origine de la production sociale présentées ci-dessus. La première suppose une division chasse/cueillette, et la deuxième suppose que seules les femelles s'occupaient des petits. Me fiant aux données sur les primates non humains actuels, je ne pense pas, pour les raisons que j'ai invoquées plus haut, qu'il y ait eu une division drastique chasse/cueillette, bien que cette division ait pu exister à l'état d'ébauche si l'on en croit les informations de Teleki 1975 (mais elles demanderaient à être vérifiées). Par contre, étant donnée la rareté des cas où des mâles s'occupent de façon régulière des petits chez les primates non humains, il est pratiquement certain qu'au début de l'hominisation les femelles avaient la charge exclusive des petits.

Je vais reprendre ces deux éléments ici parce qu'ils ont souvent été présentés comme étant les causes naturelles de la division sexuelle du travail plutôt que comme des causes sociales — parmi d'autres — de la division sexuelle du travail, ce qu'elles sont à mon avis.

Il faut d'abord bien comprendre que les primates non humains, et par extrapolation on peut en déduire que c'était également le cas parmi les premiers hominidés, forment déjà des sociétés où il existe des relations

privilégiées entre certains individus, entre mère et enfants en particulier, mais aussi entre enfants d'une même mère, surtout entre soeurs; où le statut dans le groupe est souvent transmis socialement, bien que de façon non planifiée. Il s'agit donc de sociétés où il y a déjà une forme de reproduction sociale inégalitaire, fondée sur la naissance (les enfants d'une mère dominante ont plus de chances d'avoir un statut élevé) ou sur l'occurrence de relations régulières avec d'autres individus dominants. Par ailleurs, l'une des caractéristiques essentielles des primates non humains est qu'ils obtiennent individuellement leur nourriture selon des techniques identiques pour les deux sexes et qu'ils ne la partagent pas systématiquement entre eux, sauf les mères avec leurs tout-petits. On ne peut donc pas vraiment parler de division sexuelle du travail, bien qu'il y ait déjà une certaine spécialisation dans certaines tâches.

Dans les sociétés de chasseurs-cueilleurs actuelles, où existe une division sexuelle du travail plus ou moins rigide, les deux seules grandes activités qui relèvent pratiquement exclusivement d'un seul sexe sont la chasse au gros gibier (domaine des hommes, les femmes n'y participant que rarement et seulement dans des épisodes d'encerclement, de rabattage, dans le pistage, etc.) et le soin des enfants (domaine des femmes, mais où les hommes font des incursions plus ou moins fréquentes selon les sociétés). Il s'agit là de deux traits que l'on peut qualifier d'universels. Les autres activités se rapportant à la production et à la consommation peuvent être séparées entre hommes et femmes de façon souvent différente d'une société à l'autre, ou peuvent être effectuées conjointement. Il est donc particulièrement important d'examiner soigneusement ces deux activités lorsqu'on essaie de déterminer les causes matérielles et sociales de la division sexuelle du travail.

La chasse et le soin des enfants

Comme je l'ai déjà mentionné plus haut, il semble qu'il existe chez les chimpanzés une ébauche de chasse collective dont les épisodes sont relativement rares, opportunistes, et n'ont pas pour but de fournir de la nourriture à un groupe, bien que la viande obtenue de cette façon soit partagée, de façon plus ou moins volontaire, par les animaux qui ont participé à la chasse. Ces derniers sont généralement des mâles adultes. Les mâles sub-adultes et les femelles chassent également, mais ne forment pas de groupes de coopération avec les mâles adultes. Les données sur le sujet sont encore minces et il est difficile de savoir si les mâles sub-adultes forment parfois des groupes de chasse entre eux ou avec les femelles, ou si les femelles en forment entre elles, etc. Sur ces bases, on pourrait néanmoins (et c'est ce que fait Teleki 1975) supposer que la chasse était une activité prédominante masculine dès le début de l'hominisation et que c'est ainsi qu'est née la division sexuelle du travail, mais cela m'apparaît être une conclusion un peu rapide étant donné le peu d'informations que l'on possède sur le sujet. De toute façon, il est nécessaire de mentionner que, même s'il s'avérait que tel

est le cas, il ne faudrait pas en conclure qu'il s'agit là d'une incapacité physique des femelles mais bien d'une variation déjà sociale dans les activités de subsistance.

De la même façon, ce n'est pas une incapacité physique qui empêche les femmes de chasser. Dans certaines sociétés de chasseurs-cueilleurs, les jeunes filles peuvent chasser, mais une fois mariées elles ne chassent plus. Plusieurs auteurs ont lié le fait que les femmes ne participent pas à la chasse au gros gibier et le fait que ce sont elles qui ont la responsabilité matérielle des enfants. Plus encore, on a souvent affirmé que la maternité était la principale raison qui faisait que les femmes étaient exclues de certaines activités à l'intérieur de la production sociale.

On peut écarter immédiatement toute allégation qui voudrait que ce soit parce que les femmes sont handicapées physiquement par la maternité (ou par leur cycle physiologique en général) qu'elles sont exclues de certaines tâches productives. Une comparaison trans-culturelle des activités féminines le dément sans réplique (cf. Hammond et Jablow 1973). La plupart des auteurs s'accordent à dire cependant que les activités domestiques des femmes, et particulièrement l'obligation de s'occuper de jeunes enfants, entrent en contradiction avec la nécessité d'être très mobile pour s'adonner à certaines activités: à la chasse (aux expéditions de chasse au gros gibier en tout cas) et surtout à la guerre. Peu d'entre eux mentionnent le fait que dans de nombreuses sociétés les femmes sont libérées en partie de leur charge maternelle lorsqu'elles ont des tâches productives importantes bien que ce ne soit pas de façon réellement systématique et qu'elles doivent quand même donner un minimum de soins à leurs enfants; dans ce contexte, il est assez étonnant de constater que dans certaines sociétés on *surveille* les enfants pendant que la mère travaille, mais qu'on ne leur donne pas de soins réels, on ne leur donne pas à manger, par exemple (cf. Dubois 1961). Je voudrais mentionner tout de suite, mais j'y reviendrai, que dans les sociétés où les femmes laissent leurs enfants derrière elles lorsqu'elles vont travailler, les soins donnés aux enfants par une autre personne ne sont jamais suffisants pour libérer réellement la mère de ses tâches domestiques. Ce n'est pourtant pas parce que ce serait impossible, ou même très difficile à organiser. De fait, s'il est possible de dire que l'une des causes de la division sexuelle du travail est l'impossibilité pour les femmes d'être complètement mobiles à cause de leurs responsabilités domestiques, il me paraît important de souligner que partout les femmes sont littéralement enfermées dans ces responsabilités et que l'on prend beaucoup de peine pour les empêcher d'être mobiles. Ce qui n'est pas dû, selon moi, comme je l'indiquerai plus loin, seulement au fait qu'il est plus pratique qu'elles s'occupent, chacune individuellement, de leurs enfants et de leurs tâches domestiques.

Brown (1970) a émis l'hypothèse que "le degré auquel les femmes participent aux activités de subsistance dans diverses sociétés peut être prédit

lorsque l'on sait quelle est l'activité de subsistance principale de ces sociétés". Elle pense, et son argumentation est intéressante, que si cette activité est compatible avec les soins à donner aux enfants, les femmes y participeront (par exemple: cueillette, horticulture et commerce) tandis qu'elles n'y participeront pas si elle n'est pas compatible avec le soin des enfants (par exemple, chasse et agriculture). Selon elle, les enfants n'étant jamais la responsabilité primordiale des hommes, et les femmes n'étant que rarement exclues de la production sociale, celles-ci rempliront les tâches qui n'entrent pas en contradiction avec le soin des enfants, c'est-à-dire des tâches qui n'exigent pas une attention profonde, qui sont relativement répétitives et peuvent donc être facilement interrompues et reprises, qui ne mettent pas les enfants en danger et qui ne demandent pas au participant de s'éloigner beaucoup de sa maison ou de ses environs immédiats. Il est probable que ces phénomènes entrent effectivement en ligne de compte dans la division sexuelle du travail de nombreuses sociétés. Mais l'explication de Brown est selon moi trop simple et ne tient pas suffisamment compte du fait que les sociétés actuelles (que ce soient des populations de chasseurs-cueilleurs, d'horticulteurs ou d'autres) sont le produit d'une longue évolution, qu'elles ont derrière elles une très longue histoire, qu'elles présentent toutes des éléments structuraux très complexes (que ce soit la technique, la religion, la parenté, etc.) qui montrent bien qu'elles sont le résultat de changements constants à l'intérieur des rapports sociaux qui leur sont spécifiques. Il est surprenant de voir qu'alors que beaucoup d'anthropologues insistent maintenant sur la nécessité d'appréhender les différentes sociétés comme étant le produit de l'histoire et tentent de cerner les conditions historiques qui ont présidé aux changements à l'intérieur des rapports sociaux de ces sociétés, le problème de la division sexuelle du travail est rarement étudié dans une perspective historique. Il est soit proprement ignoré, soit résolu par quelques suppositions qui ne dépassent que rarement l'énonciation de quelques causes *immédiates* qui ont l'air a-historiques et inéluctables. On ne semble guère se préoccuper de savoir pourquoi, à l'intérieur de formations sociales en perpétuel changement, seule la condition des femmes serait toujours la même, toujours déterminée par la nécessité de s'occuper des enfants. Comment se fait-il que si peu d'anthropologues se demandent: "pourquoi n'y a-t-il pas davantage de coopération entre les femmes dans les activités domestiques?" ou même "pourquoi les femmes ont-elles encore la responsabilité première du soin des enfants?" Ces deux questions me semblent être élémentaires et essentielles. Je tenterai d'y répondre plus loin. En attendant, je me contenterai de dire que le principe de l'explication de Brown me paraît pouvoir être appliqué aux causes initiales de la division sexuelle du travail, c'est-à-dire sans doute assez tôt dans l'évolution humaine. Mais il ne peut être appliqué qu'avec certaines réserves aux sociétés actuelles car il manque de perspective historique. De plus, il faut éviter de le présenter comme *l'élément* qui a creusé le gouffre jamais comblé entre hommes et femmes, qui a permis aux hommes d'aller de l'avant et qui a maintenu les femmes dans une condition qui s'est perpétuée d'elle-même, sans que n'y interviennent jamais de changements importants.

J'ai donc présenté ici deux éléments — la chasse et les charges sociales liées à la maternité — qui ont souvent été considérés comme étant les causes principales de la division sexuelle du travail, et par extension, de l'infériorité sociale des femmes. Ils se situent du reste très probablement parmi les premières différences sociales qui ont existé chez les hominidés. Mais je crois que pour apprécier vraiment l'importance qu'ils ont pu avoir, il faut les étudier dans une perspective historique, comme des facteurs intervenant dans le processus du développement historique de sociétés, celles des hominidés, plutôt que comme des facteurs portant en eux-mêmes des conséquences sociales.

C'est à partir des éléments que j'ai mentionnés dans cette première partie, et de quelques autres que je présenterai ci-après, que je montrerai, dans la deuxième partie de cet article, que les différences sociales actuelles entre hommes et femmes, s'il est exact qu'elles doivent s'appuyer sur des caractéristiques essentielles qui étaient sans doute déjà présentes chez les premiers hominidés, ne peuvent être considérées comme étant des différences héritées, sans transformation, des premiers hominidés. Elles ne peuvent être étudiées qu'en relation avec le début de la production sociale et avec les bouleversements sociaux qui durent en résulter.

▣ Hypothèse sur l'origine de l'infériorité sociale des femmes

Cette deuxième partie se veut une analyse de l'origine et de la persistance de la division sexuelle du travail et de l'infériorité sociale des femmes basée sur les concepts et la méthode du matérialisme historique. C'est en examinant ce que durent être les grands traits des relations entre sexes et des rapports sociaux dans les premières sociétés humaines que je pourrai formuler cette hypothèse.

Je me placerai du point de vue de *l'hominisation complétée*, c'est-à-dire à partir du moment où a existé une production sociale organisée.

Production et reproduction

Comme je l'ai déjà indiqué plus haut, l'être humain est un être social qui, pour survivre, doit travailler en collaboration avec d'autres humains. Il ne s'agit pas là d'une collaboration occasionnelle entre individus, fondée sur certaines opportunités immédiates, d'une distribution aléatoire du produit obtenu, comme chez les primates non humains, mais d'une collaboration basée sur une capacité de planifier, de prévoir à long terme, de produire en groupe dans l'intention de partager, de soutenir matériellement, socialement, les petits, les malades, les vieux, de communiquer selon un langage complexe, etc. Dans chaque société, la production sociale est organisée d'une façon

spécifique à l'intérieur des rapports de production. C'est le mode de production matérielle qui détermine le développement de toute formation sociale et de ses rapports sociaux. C'est donc lui qui détermine notamment les conditions dans lesquelles s'effectue la procréation, c'est-à-dire la fabrication des êtres humains nécessaires à la reproduction des rapports de production. S'il n'y a pas de production sociale, comme dans les sociétés de primates non humains, la procréation n'est pas un phénomène social: elle se réduit à un phénomène biologique qui n'est pas appréhendé socialement comme étant important. Dans un tel cas, la naissance de jeunes, si elle est nécessaire à la perpétuation de l'espèce, n'est cependant pas nécessaire au maintien des conditions matérielles de vie existantes. Ainsi, si dans un groupe de primates non humains toutes les femelles sont stériles ou s'il n'y a pas, ou plus, de femelles dans le groupe, celui-ci va évidemment disparaître avec le dernier de ses membres. Pourtant, jusqu'à la mort du dernier représentant du groupe, les principales conditions matérielles d'existence en vigueur dans ce groupe, à savoir la recherche individuelle de la nourriture, vont se maintenir. Je fais ici un schéma simplifié du mode d'existence matériel des primates non humains. Il est cependant globalement exact et vise surtout à montrer la différence qualitative qui existe entre le mode d'existence matériel des primates non humains et celui des humains. Au contraire, dans une société humaine, fondée sur le travail collectif, si aucune naissance ne survient pendant un certain temps, les conditions matérielles d'existence, les rapports de production, ne pourront se maintenir car la production sociale exige qu'il y ait non seulement reproduction biologique de la force de travail existante, mais aussi procréation de nouveaux individus pouvant remplacer la fraction de la force de travail qui ne se reproduit pas biologiquement et pouvant s'ajouter à la force de travail restante³. Toute réduction de la force de travail en deça de ce qui est nécessaire au maintien de certains rapports de production équivaut à la disparition de ces rapports de production. C'est là que réside, selon moi, l'une des différences fondamentales entre les humains et les primates non humains. C'est en en tenant compte qu'il faut étudier non seulement l'hominisation, mais également la division sexuelle du travail et l'infériorité sociale des femmes.

Si l'on admet que les pré-hominiens ne devinrent humains qu'à partir du moment où ils pratiquèrent le travail collectif et où ce travail collectif devint nécessaire au maintien de leurs conditions matérielles d'existence, on peut voir tout de suite que pour parvenir à maintenir les rapports de production existants, quels qu'ils fussent, les premiers humains avaient déjà besoin que la force de travail qui disparaissait soit remplacée de façon continue. Ce remplacement s'effectuait en grande partie par la procréation de nouveaux individus⁴. Cette capacité n'était détenue, évidemment, que par les femmes. Au début de l'hominisation, les femelles devaient encore, comme les femelles chez les primates non humains, être pratiquement seules, non seulement à s'occuper de leur progéniture, mais même à s'y intéresser. Les mâles ne devaient encore avoir avec les petits et les adolescents que des rapports épisodiques ou même inexistantes. L'avènement de la production sociale a dû

changer considérablement les relations à l'intérieur des groupes. Il est très probable que les rapports entre individus soient devenus beaucoup plus étroits chez les premiers hominiens qu'ils ne l'avaient jamais été chez les pré-hominiens; et ceci même entre individus qui ne collaboraient pas ensemble dans le travail puisque la distribution du produit, elle, était sociale. Mais il est quand même plus que probable que les femmes aient gardé la responsabilité exclusive des enfants. A l'intérieur des premiers rapports sociaux humains, qu'ils aient été fondés sur la cueillette ou sur une combinaison cueillette/chasse importe peu, il est donc à peu près certain que l'une des fonctions les plus importantes des femmes ait été de montrer à leurs petits comment se procurer de la nourriture, c'est-à-dire non plus seulement de leur montrer comment trouver seuls leurs propres aliments mais bien *comment participer à la production sociale*. Le lien mère-enfant a dû rester très fort et les mères et leurs enfants ont dû former des groupes de travail qui restaient unis pendant au moins toute la période de maturation des enfants et sans doute pendant plus longtemps. Les femmes possédaient donc un avantage considérable: leur propre force de travail pouvait, à n'importe quel moment, être remplacée par la force de travail qu'elles produisaient en enfantant. Si les deux sexes étaient séparés au niveau de la production sociale, les femmes avaient plus de chances que les hommes de former des groupes stables, centrés autour d'elles. Il n'y a pas lieu de penser, cependant, que l'apparition de la production sociale ait contribué à éloigner les deux sexes l'un de l'autre. Il serait plus raisonnable de penser qu'elle a contribué à les rapprocher. De plus en plus d'auteurs sont d'ailleurs d'accord pour affirmer que les transformations dans les conditions matérielles d'existence qui ont eu lieu dans les premières sociétés où les individus ont coopéré de façon régulière ont dû atténuer les rapports de dominance (cf. Washburn et Moore 1974). Il est donc permis de supposer que les relations entre les sexes se sont améliorées tout en devenant plus égalitaires.

Je crois que, à l'intérieur de cette tendance au rapprochement entre individus dans les premières sociétés d'hominiens, l'un des changements les plus importants a eu lieu au niveau des relations entre hommes et enfants. Ce changement étant fondé, bien sûr, sur les relations auparavant surtout sporadiques, mais déjà parfois étroites, entre mâles et jeunes; là non plus, il ne s'agit pas d'une *invention* proprement humaine, les possibilités d'actualisation de ces comportements se trouvant déjà en germe chez les primates non humains. Mais ces relations ont dû devenir non seulement plus nombreuses mais acquérir une qualité différente chez les hominiens. Je pense que c'est une contradiction à l'intérieur des rapports de production qui a suscité certains changements dans les relations hommes-enfants; ainsi, il a pu y avoir contradiction dans le fait que les mâles ne s'intéressaient pas aux jeunes, ou peu, au moment où la production sociale est devenue importante alors que les relations mères-enfants étaient adéquates pour permettre le développement mâles-jeunes provoqué par la qualité des nouveaux rapports sociaux; et c'est ce rapprochement, associé à d'autres facteurs, qui a été l'une des conditions historiques qui ont amené l'infériorisation sociale des femmes.

Rapports sociaux chez les premiers hominiens

Il est impossible de savoir de quel type furent exactement les rapports sociaux de production chez les premiers hominiens. C'est d'autant plus difficile que l'on ne sait évidemment pas quand est apparue la production sociale organisée. Je ne veux pas tenter de spéculer ici sur le *moment* de son apparition, mais il est probable qu'elle soit apparue assez tôt (il est douteux qu'elle ait déjà existé chez les australopithécins où il devait plutôt y avoir une collaboration ad hoc, mais il est possible qu'elle ait existé chez les *Homo habilis* sous une forme assez simple). Il me semble peu probable qu'il y ait eu une division sexuelle du travail chez les premiers hominiens, excepté en ce qui concerne les soins à donner aux enfants, étant donné que leurs techniques de subsistance ne devaient pas être très spécialisées si l'on en juge par leur industrie lithique très élémentaire. Il est difficile de savoir quand la chasse est devenue une activité réellement organisée et spécialisée (peut-être seulement chez les pithécanthropes). Il est difficile, à partir seulement d'une étude des outils préhistoriques et même des restes de nourriture que l'on trouve dans les sites occupés par les premiers hominiens, de faire une appréciation exacte du moment où la chasse est devenue vraiment importante comme moyen de subsistance (c'est-à-dire à partir de quel moment des individus y ont consacré une partie importante du temps qu'ils consacraient au travail en général).

Je crois qu'une division sexuelle du travail réelle n'est apparue qu'au moment où la chasse est devenue une activité spécialisée, demandant une attention soutenue et prolongée. Auparavant, la chasse ne devait être qu'une activité épisodique, et même si, déjà, les femelles ne participaient pas à la chasse au gros gibier (sans doute relativement peu importante du reste), il n'y a guère de raison de penser qu'elles ne chassaient pas d'autres animaux. Toutefois, les rapports sociaux de production ont dû subir une profonde modification à cause de deux facteurs qui ont dû interagir: le développement de la chasse comme technique spécialisée et la tendance évolutive à l'allongement de la période de croissance. Il me paraît assez probable que les femmes, ayant conservé la responsabilité des petits, se soient trouvées dans l'obligation de leur consacrer plus d'attention et de temps, à cause de la complexification de l'apprentissage, et ceci pendant plus longtemps. Il a donc dû y avoir une spécialisation des femmes dans l'éducation des petits tandis qu'elles continuaient la cueillette et la chasse au petit gibier (comme chez certains chasseurs-cueilleurs actuels), et une spécialisation des hommes dans la chasse au gros gibier tandis qu'ils continuaient cependant à pratiquer aussi la cueillette. Il y a donc eu apparition de la division sexuelle du travail. Je pense donc qu'un certain niveau de développement des forces productives (à savoir le développement des techniques de la chasse et l'importance grandissante — en qualité et en temps — de la formation de la force de travail) était nécessaire pour qu'apparaisse une réelle division sexuelle du travail. Il n'y a cependant pas lieu de croire que les femmes aient été à ce moment limitées dans leur mobilité, ni même qu'elles aient toutes été

écartées d'office de la nouvelle activité de subsistance. Il a dû, cependant, y avoir à ce moment naissance d'un nouveau clivage entre les sexes, séparation fondée sur leurs nouvelles places respectives dans les rapports de production.

Place des femmes à l'intérieur de ces rapports sociaux

Je ne crois pas qu'il y ait eu, chez les premiers hominiens, infériorité des femmes. Et ceci pour plusieurs raisons. Certains auteurs pensent que l'infériorité sociale actuelle des femmes provient de tendances héritées de nos ancêtres les plus lointains. En un mot, ils pensent que la domination que les hommes exercent sur les femmes actuellement est une version à peine transformée de la dominance que les mâles exercent sur les femelles chez les primates non humains, dominance ayant dû exister également chez les premiers hominiens.

Je soulignerai d'abord que le concept de dominance est relativement flou, qu'il sert à recouvrir une série de phénomènes empiriques, différents selon les espèces, ou même selon les groupes à l'intérieur d'une espèce de primates non humains. Par ailleurs, il s'applique à des sociétés où les deux sexes sont assez indépendants l'un de l'autre et où, surtout, l'un des sexes (comme groupe) ne domine pas l'autre sexe (comme groupe). Ce sont certains individus particuliers — généralement de sexe masculin — qui sont dominants; mais cette dominance s'exerce davantage vis-à-vis des mâles subalternes ou d'autres mâles (sub-adultes ou adolescents) qu'à l'endroit des femelles. S'il y a des conflits majeurs, c'est généralement entre mâles, pas entre sexes. Si au moment de l'avènement de la production sociale les deux sexes se sont rapprochés, comme je le crois, il me paraît très douteux que ce rapprochement se soit effectué aux dépens des femmes. Du reste, comme je l'ai déjà mentionné, bien des auteurs admettent maintenant qu'étant données leurs conditions de vie, le comportement dominant a dû diminuer chez les premiers hominiens. Certaines différences entre les sexes chez les primates non humains ou chez les pré-hominiens ne se sont donc pas transformées en supériorité sociale d'un sexe et infériorité sociale de l'autre chez les hominiens. De fait, je crois que les relations entre les sexes ont pu être relativement exemptes de frictions ou d'inégalité tant que les hommes et les femmes ont coopéré ensemble dans le même champ d'activité, c'est-à-dire la cueillette et la chasse aux petits animaux. L'égalité des sexes a dû exister jusqu'au moment où s'est produite la division sexuelle du travail. Je crois qu'elle a même dû persister plus longtemps. En effet, je ne pense pas que la division sexuelle du travail ait immédiatement provoqué un changement radical dans les relations entre les sexes parce que l'activité du chasseur était *supérieure* à celle de la cueilleuse et que les hommes sont devenus par conséquent automatiquement supérieurs aux femmes. Je pense que le processus par lequel les femmes ont été infériorisées est beaucoup plus complexe que cela.

Infériorisation sociale des femmes

Il ne faut pas perdre de vue que la période couverte par cet article est extrêmement longue et que tous les processus dont je parle sont difficiles à situer dans le temps et ont été extrêmement graduels. C'est dans cette perspective qu'il faut aborder ce qui suit.

A partir des éléments que j'ai présentés ci-avant, il est possible de faire un schéma de la place respective des deux sexes au moment où s'est produite la division sexuelle du travail. Les deux sexes se trouvaient à ce moment sur un pied d'égalité relatif; ils coopéraient ensemble de façon régulière et organisée et tous les individus adultes étaient également dépendants les uns des autres; les hommes s'étaient sans doute rapprochés des petits et des jeunes en raison des relations sociales plus étroites qui existaient depuis le début de la production sociale (selon moi, l'intérêt des hommes pour les enfants aurait donc été suscité par un changement dans les conditions matérielles d'existence, lors de l'avènement des premiers vrais rapports sociaux de production et non par le développement d'un vague *instinct paternel* qui se trouverait déjà en germe chez les primates non humains), mais n'avaient sans doute pas avec eux de rapports vraiment réguliers avant que ceux-ci ne commencent également à produire; les femmes avaient avec les petits et les jeunes des rapports spéciaux puisque c'étaient elles qui les éduquaient. Tant que les deux sexes produisaient la même chose dans les mêmes conditions, les différences qui existaient entre eux n'étaient pas importantes. La composition des groupes devait être assez lâche et il devait être facile de passer de l'un à l'autre. Par ailleurs, le fait que ce soient les femmes qui s'occupent de former la force de travail — et soient peut-être le centre des groupes de production — ne présentait pas de problème particulier dans des groupes où il n'y avait pas de spécialisation du travail.

Au début du processus qui a mené à la division sexuelle du travail, les rapports sociaux ont dû rester sensiblement les mêmes. Plusieurs éléments à l'intérieur de ceux-ci ont cependant commencé à changer: les groupes de production ont eu tendance à devenir unisexuels; les outils utilisés par les hommes pour la chasse se sont perfectionnés et multipliés tandis que ceux que les femmes utilisaient pour la cueillette restaient les mêmes; il est devenu nécessaire de former en partie différemment les garçons et les filles; les hommes se sont spécialisés dans une activité probablement moins régulièrement productive que celle des femmes; les femmes ont dû se concentrer davantage sur l'éducation et le soin des enfants.

Selon moi, l'infériorisation sociale des femmes s'est produite à ce moment et est due à plusieurs contradictions à l'intérieur des rapports de production, dont deux des éléments principaux furent la possibilité de contrôle qu'avaient les femmes sur la force de travail potentielle et effective de leurs enfants et la spécialisation des hommes dans une activité particulière.

Si ces contradictions se sont manifestées, c'est parce que la division sexuelle du travail a provoqué un nouveau clivage entre les sexes très différent de celui que l'on trouve chez les primates non humains, clivage qui ne s'est certainement pas fait sentir tout de suite mais qui a dû se manifester de façon aiguë à partir du moment où la chasse est devenue une activité vraiment techniquement spécialisée et où il s'est avéré nécessaire pour les hommes de pouvoir entraîner les jeunes garçons, qui se trouvaient toujours sous le contrôle de leur mère et travaillaient probablement avec elle. La composition des groupes de production ne pouvait plus être laissée au hasard. Auparavant, un groupe social (hommes, femmes et enfants) pouvait se diviser en différents groupes (mêmes non réguliers) de production sans que cela ne tire à conséquence. Mais avec la spécialisation de la chasse, les choses ont changé. Au début, il est très probable que l'entrée dans les groupes de production masculins des jeunes garçons qui avaient terminé leur croissance suffisait à alimenter ces groupes en force de travail tout en maintenant et même en permettant de développer les techniques de la chasse. Mais au moment où celles-ci sont devenues plus complexes, il est devenu nécessaire pour les hommes de pouvoir former eux-mêmes la force de travail qui devait se joindre à eux. Or, en même temps qu'il y avait eu un nouveau clivage entre hommes et femmes, une nouvelle distance devait être apparue entre hommes et enfants (très différente de celle qui existe entre mâles et jeunes chez les primates non humains, là aussi), due au fait que les enfants continuaient à être sous la responsabilité de leur mère. D'après moi, la séparation qui se produisit entre les sexes dut se répercuter sur les enfants et les hommes se trouvèrent sans doute relativement isolés des jeunes. Je crois qu'au moment où sont apparues ces contradictions, les conditions permettant d'inférioriser les femmes étaient déjà réunies sans que pour autant les femmes ne soient déjà socialement inférieures. Les deux sexes ont certainement continué à échanger leurs produits, le partage de la nourriture a dû continuer à l'intérieur de chaque groupe. Mais les hommes avaient sans doute davantage besoin du produit récolté régulièrement par les femmes — en raison de sa régularité même — que les femmes n'avaient besoin de celui des hommes; ils avaient également besoin d'autre chose qui était produit par les femmes: les enfants. Les femmes se trouvaient, je crois, dans une position avantageuse à plusieurs points de vue et rien ne dit qu'elles aient été désireuses de laisser s'échapper les avantages qu'elles possédaient. Il aurait été possible, bien sûr, que les deux sexes réorganisent leurs rapports entre eux sur la base de la division sexuelle du travail sans qu'il n'y ait nécessairement de conflits sérieux entre les intérêts des hommes et des femmes. Mais je ne crois pas que cela se soit passé ainsi. Et c'est ici que je reviens aux conditions historiques qui président à la primauté d'une possibilité historique sur une autre. Les conditions historiques étaient telles (mais impossibles à préciser) que le compromis entre les deux sexes n'a pas pu avoir lieu: il est possible, par exemple, que par suite de la division sexuelle du travail, des groupes de production féminins, c'est-à-dire centrés autour des femmes aient tenté de devenir indépendants c'est-à-dire de devenir des groupes de reproduction en plus d'être des groupes de production. Il est tout à fait possible d'imaginer,

théoriquement, qu'un ensemble de groupes de ce genre pourrait former un réseau d'échanges leur permettant de se reproduire socialement. Le seul rôle indispensable des hommes étant de féconder les femmes. Cet exemple n'est bien sûr qu'une illustration de la position avantageuse dans laquelle se trouvaient les femmes.

Il est donc possible que les hommes se soient trouvés à l'intérieur d'un double problème: leur production faible et leur manque de contrôle sur la force de travail. Je crois donc que la contradiction principale s'est située entre la présence de la division sexuelle du travail (c'est-à-dire les nouveaux rapports de production) et le contrôle que les femmes gardaient sur les enfants (c'est-à-dire la persistance d'au moins l'un des aspects très importants des rapports de production antérieurs)⁵. Je crois que la grande force des hommes fut d'avoir développé l'usage des armes. Sachant utiliser leurs outils pour la chasse, il ne devait pas leur être très difficile de les retourner contre les femmes. Je pense que l'enjeu essentiel fut la force de travail des enfants et que pour parvenir à contrôler celle-ci, les hommes durent d'abord contrôler les femmes. Il n'est pas nécessaire de penser que la force dut vraiment être employée. Le rapport de force entre hommes et femmes était tellement inégal que les hommes durent parvenir assez facilement à leurs fins, peut-être simplement par la menace. Une fois établie la domination des hommes, une vraie cette fois, la domination d'un sexe sur l'autre, de grandes précautions durent être prises pour que les avantages acquis ne soient pas perdus. Il est tout à fait possible de penser que dès ce moment des moyens idéologiques furent employés: valorisation du travail masculin, par exemple, et que la division sexuelle du travail devint rigide non pas tellement parce que c'était nécessaire pour la production (contrairement à ce que laissent entendre beaucoup d'auteurs), mais bien parce que c'était nécessaire pour pouvoir maintenir les femmes à leur place, c'est-à-dire dans un rôle considéré comme inférieur. Je crois également que dès ce moment l'usage des armes — c'est-à-dire les outils des chasseurs — fut interdit aux femmes.

Selon moi, la subordination des femmes doit être vue comme l'aboutissement de changements graduels dans les rapports de production sans qu'il y ait nécessairement eu affrontement violent, lutte entre les sexes. Il faut cependant qu'il y ait eu des intérêts divergents entre hommes et femmes; je crois que cette divergence fut le contrôle de la force de travail infantile. Je pense aussi que la possibilité que les femmes reprennent le contrôle de leur propre force de travail et de celle de leurs enfants a nécessité ensuite la mise en place de moyens de répression idéologiques, politiques, économiques, et même de la violence, pour permettre aux hommes de garder le pouvoir. Je tiens à souligner que cette hypothèse n'implique pas l'existence d'un *moment* historique précis où les facteurs mentionnés auraient bouleversé les sociétés hominiennes. Elle suppose au contraire l'existence d'un processus historique comprenant les éléments mentionnés, qui a pu se dérouler sur une très longue période de temps. Elle n'exclut pas non plus qu'historiquement, selon les sociétés, d'autres facteurs aient pu être importants. Il n'est pas

nécessaire de supposer par ailleurs que ce processus s'est déroulé selon le même modèle dans toutes les sociétés. Cette hypothèse a pour but essentiel d'indiquer ce qui, selon moi, a été à l'origine de l'infériorité sociale des femmes et reste encore, et j'y reviendrai, l'une des principales causes de l'oppression des femmes. Il s'agit donc d'une hypothèse théorique qui tente de déterminer quelles auraient pu être les causes matérielles et sociales de l'infériorisation sociale des femmes.

Je veux également insister sur le fait que cette hypothèse n'implique en aucune façon l'existence de la famille nucléaire ni du reste d'aucune autre forme de famille. Il n'est pas du tout nécessaire de supposer que l'infériorisation des femmes s'est effectuée à l'intérieur de l'un des cadres familiaux qu'a étudiés l'anthropologie. Bien qu'il soit plausible de supposer que certains groupes étaient fondés sur les liens du sang chez les premiers hominiens (comme c'est le cas chez certains primates non humains), rien ne permet de présumer qu'un type quelconque de famille y existait en tant qu'institution. Par ailleurs, cette hypothèse ne sous-entend pas non plus l'existence première d'un *matriarcat*. Il faut donc la prendre seulement pour ce qu'elle est : un schéma général des conditions historiques qui, d'après moi, ont présidé à l'infériorisation sociale des femmes.

▣ Discussion

L'exposé et les hypothèses que j'ai faits jusqu'ici sont, bien sûr, spéculatifs. Ils sont cependant fondés sur de nombreuses données concrètes : sur ce que l'on sait actuellement en primatologie et en archéologie préhistorique, ainsi que sur les études qui ont été faites sur les chasseurs-cueilleurs actuels. J'ai également tenté de considérer les femmes comme étant plus qu'une matière inerte dans l'hominisation. Il ne s'agit pas d'une entreprise facile : les femmes sont les grandes absentes de la majorité des ouvrages portant sur l'évolution humaine, et lorsqu'on les mentionne, il est difficile de voir ce qui, dans l'esprit des auteurs qui en parlent, les distingue des femelles primates non humaines. Pour tenter d'appréhender l'hominisation dans une perspective moins sexiste (moins élitiste aussi : il n'y a pas de différences sociales entre les hommes et les femmes que l'on n'ait tenté de justifier à partir de tendances *naturelles* chez l'être humain, les inégalités entre races, entre classes, etc., ont été souvent justifiées de la même façon), il faut prendre la masse des données dont on dispose actuellement sur le sujet et tenter de les réinterpréter d'une façon plus objective, en se concentrant sur des sujets particuliers mais sans perdre de vue l'ensemble même du processus de l'évolution humaine. J'ai tenté de reprendre ici l'un des problèmes les plus mal traités : les origines de la division sexuelle du travail et de l'infériorité sociale des femmes, et d'en donner une explication matérialiste. Elle n'est bien sûr pas complète, mais je crois que l'un des premiers pas à faire était de replacer les femmes dans l'hominisation en tant

qu'êtres humains, c'est-à-dire en tant que participantes et non seulement en tant que spectatrices.

Plusieurs hypothèses importantes, dont je n'ai pas pu parler ici en raison de leur complexité même, ont été formulées au sujet de l'infériorité sociale des femmes. Elles sont souvent implicites et sont fondées sur deux principes essentiels: le premier suppose que l'infériorité sociale des femmes est due au fait qu'elles sont échangées entre les hommes; le deuxième, qui est étroitement lié au premier, suppose qu'elle est apparue en même temps que, et à cause de, la guerre. L'idée maîtresse qui sous-tend ces deux principes étant que les femmes sont un bien nécessaire que l'on échange ou que l'on capture selon les cas. Je pense personnellement que, bien qu'il soit certain que l'échange des femmes et la guerre renforcent l'oppression des femmes (et font souvent partie des causes présentes de cette oppression), ils n'en sont pas les causes originelles. En effet, ces deux principes supposent l'un et l'autre que les femmes sont déjà un bien dont l'on dispose, et non des individus qui disposent d'eux-mêmes, c'est-à-dire, déjà, des individus en état d'infériorité sociale. Les femmes sont déjà considérées comme une ressource: productrices, procréatrices surtout, et médiatrices pour l'échange des biens de prestige et pour les alliances. Les analyses fondées sur ces principes appréhendent donc les femmes au moment où elles sont déjà infériorisées et ne peuvent mettre en lumière les causes initiales de cette infériorisation. Dans beaucoup d'analyses dont les femmes constituent un élément important, elles sont avant tout considérées comme un moyen de communiquer entre les hommes. Très souvent, lorsqu'on essaie de situer les femmes à l'intérieur des rapports de production, c'est leur fonction de médiation qui apparaît comme étant leur fonction essentielle. Je crois que la place qu'occupent les femmes à l'intérieur des rapports de production et de reproduction ne se limite en aucune façon à celle qu'elles occupent dans l'échange proprement dit. Je pense que la complexité de la situation des femmes dans les différentes formations sociales est la plupart du temps camouflée par le fait qu'on analyse étroitement leur place dans l'échange entre groupes plutôt que dans les rapports de reproduction dans leur ensemble. Pour arriver à saisir le problème de l'infériorité sociale des femmes dans toute sa complexité, il faut reprendre les éléments empiriques et théoriques fournis entre autres par l'anthropologie, les re-séparer et les réorganiser selon des principes qui tiennent compte de l'ensemble des conditions d'existence (conditions économiques, organisation politique, idéologie, etc.) dans lesquelles vivent les femmes.

Dans cet article, j'ai tenté de réamorcer une réflexion sur la place des femmes dans l'homínisation, c'est-à-dire que j'ai parlé non seulement d'un problème spécifique des femmes, leur infériorité sociale, mais que j'ai essayé de le resituer dans un contexte beaucoup plus large: l'évolution humaine. J'ai voulu montrer que lorsqu'on est à la recherche des causes initiales d'un phénomène social aussi large que l'infériorité sociale des femmes, il faut s'efforcer de trouver des explications fondamentales qui soient sociales et

non étroitement biologiques ou écologistes. Dans le cas qui m'occupait ici, j'ai tenu compte de deux éléments absolument essentiels: tout d'abord, ce qui constitue la spécificité même de l'espèce humaine, la production sociale, et ensuite la particularité des femmes, la capacité de procréer. C'est à partir de ces deux éléments fondamentaux et irréductibles, que j'ai posé des hypothèses dans lesquelles j'essayais principalement de voir quels types de relations le deuxième élément pouvait entretenir avec le premier. Pour ce faire, j'ai, bien entendu, dû tenir compte de nombreux autres phénomènes sociaux et, en particulier, de la division sexuelle du travail. J'ai tenté, autant que possible, de remonter à la racine d'un phénomène social aussi universel que varié dans ses manifestations: l'infériorité sociale des femmes.

Je tiens à préciser que les éléments que j'ai utilisés ici ont déjà été mentionnés et analysés par d'autres. Ils ont cependant généralement été analysés séparément et l'on a rarement essayé de les mettre en relation les uns avec les autres de façon systématique. Entre autres, le seul auteur, à ma connaissance du moins, qui ait réellement tenu compte de la nécessité pour les hommes de contrôler les femmes afin de pouvoir contrôler la force de travail des enfants (des garçons surtout, pour lui, puisque c'est la chasse qui a déterminé le début de l'hominisation selon lui) est Moscovici. Mais son approche est radicalement différente de la mienne puisqu'il considère que c'est la chasse qui est le moteur de l'évolution humaine et que, pour lui donc, dès que l'être humain s'est différencié de l'animal, l'homme s'est distingué de la femme, celle-ci devenant socialement inférieure en raison même de cette distinction: c'est ce qu'il appelle la "division naturelle"⁶. Si l'on résume le raisonnement de cet auteur, alors qu'au cours du développement historique des sociétés les rapports de production se transforment, il resterait, à l'intérieur de ceux-ci et depuis le moment même du début de l'hominisation, un noyau indestructible, toujours identique: l'assujettissement des femmes aux hommes. Rien ne peut être moins matérialiste. Comment peut-on supposer que dans une humanité sans cesse en évolution, un phénomène aussi important que l'infériorité sociale des femmes se soit reproduit par le fait même de sa propre existence? C'est pour éviter les explications *naturalistes* de l'infériorité sociale des femmes, ou les explications trop statiques, comme celle de Moscovici, ou celles qui ne partent pas d'assez loin, comme celle de Meillassoux qui considère que l'égalité des sexes existe chez les chasseurs-cueilleurs, ce qui est inexact, que je pense qu'il faut réorganiser les éléments dont nous disposons pour comprendre ce phénomène.

La littérature actuelle sur la condition féminine montre assez bien pourquoi et comment les femmes sont infériorisées dans la plupart des sociétés *maintenant* (il est évident que ces raisons sont différentes selon les rapports de production, le mode de production, l'histoire propre à chaque société, etc.). Mais les causes et les conditions actuelles de l'infériorité sociale des femmes sont, à bien des points de vue, assez éloignées de ses causes initiales. Ce n'est cependant souvent qu'à partir de ce que l'on sait de la condition actuelle des femmes dans diverses sociétés que l'on peut poser des

hypothèses sur les causes originelles de l'assujettissement des femmes aux hommes. L'une de ces hypothèses, encore considérée comme étant la meilleure par un certain nombre d'anthropologues, est fondée sur **L'origine de la famille...** et postule que l'infériorité sociale des femmes est apparue à cause du développement historique de la propriété privée. Là encore, s'il est exact que la propriété privée empire nettement la condition des femmes (cf. Sacks 1974), il ne semble pas qu'elle la provoque. En effet, il y a une différence de statut entre hommes et femmes chez les chasseurs-cueilleurs (qui peut être relativement faible chez certains, Mbuti et Bochimans par exemple, ou forte chez d'autres, aborigènes australiens par exemple), alors que la propriété privée y est absente. Dans plusieurs de ces sociétés, il n'y a guère de conflits au sujet du territoire, pas de guerre endémique, pas de problèmes d'accès aux ressources, pas de hiérarchisation poussée, rien qui puisse être appelé *propriété privée*, ce qui n'empêche pas les femmes d'y être définies comme inférieures. Dans certaines sociétés, chez les Bochimans entre autres, on peut dire que l'infériorité sociale des femmes se situe principalement au niveau de l'idéologie sans qu'elle ne s'actualise nécessairement dans une oppression réelle, bien qu'il ne faille pas négliger le fait que, malgré que les femmes produisent plus que les hommes, leur travail et leurs produits sont perçus comme étant moins importants que ceux des hommes; il faudrait également étudier avec plus d'attention la façon dont s'effectue l'initiation sexuelle des petites filles, qui me paraît particulièrement brutale pour une société qui répugne à la violence (cf. Shostak 1976). On peut supposer qu'une étude comparative poussée de la condition des femmes dans les sociétés de chasseurs-cueilleurs permettrait de poser des hypothèses nouvelles et plus précises sur les causes originelles de l'infériorité sociale des femmes. Ceci doit se faire, toutefois, sans minimiser les transformations qu'ont subies les rapports sociaux, l'idéologie, etc., durant le laps de temps qui s'est écoulé entre les premières sociétés humaines et les chasseurs-cueilleurs actuels.

Il est intéressant de constater que dans un nombre très étendu de populations, l'infériorité sociale des femmes est considérée comme un phénomène social et non comme un phénomène naturel. De plus, dans nombre de sociétés, l'infériorisation des femmes est appréhendée comme étant encore à l'état de processus. Elle n'est pas considérée comme étant achevée et l'on peut observer qu'il s'effectue une réflexion sur l'idéologie sexiste. L'infériorité sociale des femmes est justifiée par de multiples raisons, mais souvent elle n'est pas perçue comme étant un phénomène solidement établi et assuré. Beaucoup de rituels masculins ont pour but de consolider le pouvoir des hommes sur les femmes. Ainsi, les cultes des flûtes et autres objets sacrés, tellement répandus, visent à sans cesse réaffirmer la supériorité des hommes tout en reconnaissant que les femmes, comme groupe, constituent un danger car elles pourraient reprendre le pouvoir (dans beaucoup de sociétés, on pense que le pouvoir que détiennent les hommes a été volé aux femmes). Souvent aussi, et cela me paraît particulièrement intéressant dans le contexte de cet article, les hommes craignent que les femmes ne réussissent à leur enlever le contrôle des enfants, c'est-à-dire le

contrôle de la force de travail. Le pouvoir des hommes est donc souvent vu comme arbitraire et leur supériorité sociale a des failles. Cet arbitraire et ces failles se reflètent dans l'idéologie, qui les exprime, mais qui a en même temps pour but de les combler. L'idéologie est l'un des principaux moyens de contrôle des femmes. Elle est notamment un instrument très efficace dans l'immobilisation des femmes au foyer ou dans ses environs immédiats. Elle sert entre autres à justifier que ce soient les femmes qui doivent s'occuper des enfants, que chaque femme ait la responsabilité prioritaire de *son* mari et de *ses* enfants, ou du moins que chaque femme ait des tâches individuelles qu'elle doit effectuer seule dans sa maison. Elle contribue donc fortement à l'immobilisation et à l'isolement des femmes dans beaucoup de sociétés, empêchant ainsi très souvent que les femmes puissent s'organiser entre elles, même pour des choses aussi simples que les soins aux enfants par exemple. L'infériorité sociale des femmes n'est cependant pas garantie par l'idéologie, et elle a sa source dans de nombreux aspects des rapports de production; notamment, comme je l'ai déjà mentionné, dans la division sexuelle du travail mais aussi dans la forme même que prend l'organisation du travail féminin et le fréquent manque de contrôle des femmes sur la distribution de ce qu'elles produisent. Par ailleurs, et cela est également caractéristique, dans pratiquement toutes les sociétés, l'usage des armes est interdit aux femmes. Elles n'ont donc pas de possibilités d'attaquer les hommes et leur seul moyen pour se défendre (contre un mari, par exemple) est de le faire par l'intermédiaire d'un autre homme (frère, souvent) ou de fuir (souvent avec un amant). A part quelques gestes ritualisés (dans les Highlands de Nouvelle-Guinée, notamment), les femmes ne peuvent jamais attaquer les hommes.

Il ne faudrait pas croire cependant que, malgré toutes les précautions qui sont prises, la soumission des femmes, leur acceptation de l'idéologie sexiste sont complètes. De fait, il est assez stupéfiant de voir, quand on passe la littérature anthropologique en revue, le nombre de sociétés où, sans qu'il n'y ait de réelle agressivité des femmes à l'égard des hommes, les femmes n'éprouvent pas envers ces derniers le respect auquel on s'attend de leur part et où elles expriment le mécontentement qu'elles ressentent de l'exploitation dont elles sont souvent l'objet. Ce mécontentement ne s'actualise cependant pas en vraie contestation et reste assez passif. L'idéologie sexiste dominante joue donc malgré tout son rôle de façon satisfaisante pour le maintien de l'infériorité sociale des femmes et elle est souvent renforcée par les moyens répressifs les plus féroces.

Je crois qu'encore aujourd'hui, parmi tous les motifs qui amènent les hommes à inférioriser les femmes, il y a le fait qu'ils doivent avoir un moyen de contrôler la force de travail infantine et que pour ce faire il faut qu'ils contrôlent les femmes. Ce que j'ai voulu montrer dans cet article est qu'il est très probable que ce besoin des hommes de contrôler la force de travail des enfants ait été la cause de l'infériorisation sociale des femmes.

☐ Conclusion

Même s'il était prouvé que la division sexuelle du travail remonte plus loin que ce que j'ai supposé et même s'il était admis que certains traits de dominance chez les primates non humains s'étaient transformés rapidement en domination chez les hominidés (ce qui me paraît peu probable), je maintiendrais encore que ce qui a rendu nécessaire une réelle infériorisation sociale des femmes a été leur capacité d'enfanter, leur contrôle sur les enfants, et la nécessité pour les hommes d'acquérir ce contrôle. Je crois que la nécessité d'acquérir ce contrôle a été bien plus importante dans les efforts qu'ont faits les hommes pour arriver à dominer les femmes, à les posséder, que de simples besoins sexuels ou l'obligation de créer des alliances entre groupes, contrairement à ce que l'on a déjà suggéré. Je pense donc que l'infériorité sociale des femmes tient aux nouvelles formes qu'a prises la reproduction des rapports de production à un moment de la préhistoire. En tant que procréatrices, les femmes étaient évidemment au centre de tout processus de reproduction. Je ne crois pas qu'il y ait eu nécessité, pour les hommes, d'inférioriser les femmes tant que les rapports de production étaient simples et qu'il n'y avait pas d'activités spécialisées. La reproduction de tels rapports de production devait être relativement facile et laissée en partie au hasard. Mais dès le moment où il y a eu une spécialisation réelle, c'est-à-dire, selon moi, seulement au moment où il y a eu une industrie lithique développée, comprenant une diversification des outils et une prédominance d'outils dont on peut être sûr qu'ils étaient destinés à la chasse, la reproduction des rapports de production a dû se compliquer, la composition des groupes de production et de reproduction devenant soumise à certaines règles élémentaires dont l'une des principales a été la division, la formation, et la répartition planifiée de la force de travail.

Quelle que soit l'origine de la division sexuelle du travail, elle est un prérequis à l'infériorité sociale des femmes. Elle est du reste encore, et partout, l'une des conditions matérielles sur lesquelles se fonde l'idéologie sexiste et l'une des plus utilisées à ce niveau. Quoi que fassent les femmes, leurs activités sont toujours vues comme inférieures à celles des hommes. Mais la division sexuelle du travail, en soi, n'explique pas pourquoi les femmes ont été infériorisées. Ce que j'ai voulu montrer dans cet article, d'ailleurs, est notamment qu'aucun phénomène *en soi* n'explique quoi que ce soit. Ainsi, si les femmes se trouvent actuellement, dans toutes les sociétés connues, en position de soumission par rapport aux hommes, c'est à cause d'un ensemble de conditions historiques déterminées, de l'existence de nombreux phénomènes qui interagissent entre eux, et non à cause d'un phénomène particulier.

Les aspects de l'oppression des femmes que j'ai touchés ici sont surtout des traits communs à la condition féminine dans les différentes sociétés. J'ai indiqué qu'il fallait s'efforcer de trouver les causes des aspects communs de l'infériorité sociale des femmes à l'intérieur des rapports de production de

ces sociétés et de celles qui les ont précédées. Mais le fait que l'infériorité sociale des femmes soit un phénomène universel et que les causes initiales, et beaucoup de ses causes présentes, doivent être semblables dans les diverses populations ne doit pas amener à négliger l'étude des formes particulières que prend cette infériorité à travers le monde et dont il faut rechercher les causes dans les rapports de production spécifiques de chaque société.

J'ai proposé ici une explication matérialiste de l'origine de l'infériorité sociale des femmes. Cette explication est bien sûr incomplète, mais je crois qu'elle vaut la peine d'être examinée et développée, et qu'elle constitue une alternative positive pour les théories souvent un peu simples qui ont été présentées jusqu'à présent sur la place des femmes dans l'hominisation.

NOTES

1. Cet article est une version très remaniée des chapitres 4, 5 et 7 de ma thèse de maîtrise en anthropologie, présentée en mai 1974 à l'Université de Montréal. Je remercie particulièrement Bernard Bernier pour son aide et ses encouragements lors de la rédaction de ma thèse, ainsi que pour toutes les discussions que nous avons eues par la suite. Il a également lu et critiqué une version préliminaire de cet article. Je remercie également Jacques Gomila qui a lu et commenté les brouillons et la copie finale de ma thèse.

2. Ce postulat implique que lorsque je parle d'hominien ou de pré-hominien, ces deux catégories ne correspondent pas nécessairement aux typologies classiques des paléontologues. Je pense cependant qu'elles y correspondent en gros. Quand je parle d'*hominidés*, je fais allusion à toutes les espèces voisines qui, dès le miocène, ont subi des modifications hominisantes. Toutes ces espèces ne sont pas nécessairement les ancêtres des hominiens. Lorsque je parle d'*hominien*, je veux parler d'êtres qui sont déjà humains, c'est-à-dire qui connaissent la production sociale. Dans ce sens, il est difficile pour moi de préciser si les australopithécinés sont des hominiens ou des *pré-hominien*, c'est-à-dire des hominidés déjà avancés dans le processus évolutif de l'hominisation mais pas encore réellement humains. Je crois, cependant, qu'il s'agit plutôt de pré-hominien.

3. La reproduction biologique de la force de travail a deux aspects théoriques: la reproduction à long terme qui comprend la procréation et la constitution de la force physique des enfants (croissance) qui sera utilisée plus tard, et la reproduction à court terme, c'est-à-dire la reconstitution au jour le jour, de la force physique, de la force de travail des individus qui travaillent, par la nourriture, le logement, le sommeil, etc. Dans cet article, j'effectue une distinction entre la procréation et les autres aspects de la reproduction biologique de la force de travail, et ce pour des raisons méthodologiques. En effet, les éléments qui assurent la reconstitution à court terme de la force de travail sont les mêmes que ceux qui servent à la croissance des enfants (par exemple, le salaire de l'ouvrier dans le mode de production capitaliste). Au contraire, la procréation est un phénomène d'un autre ordre et, comme tel, je l'analyse séparément.

4. Je ne traiterai pas ici du fait que, chez les chasseurs-cueilleurs, la reproduction des rapports de production et la reproduction de la force de travail sont dues en bonne partie à la mobilité des membres de différents groupes. On peut se référer à plusieurs auteurs (Godelier 1974, Meillassoux 1975, Turnbull 1968) pour une analyse des mouvements d'individus à l'intérieur d'une même société et de l'importance de ces mouvements pour la

reproduction, bien qu'elle ne soit pas suffisante en soi pour assurer la reproduction et la survie de groupes particuliers, parce que les anthropologues ont souvent négligé d'introduire cet élément dans leurs analyses de la reproduction sociale. Bien que les marxistes y aient accordé plus d'attention que les autres (cf. surtout Meillassoux 1975), son caractère *naturel* a souvent masqué son importance sociale. Pourtant, dès 1884, Engels avait mis de l'avant l'importance sociale de la procréation. Il écrivait: "Selon la conception matérialiste, le facteur déterminant, en dernier ressort, dans l'histoire, c'est la production et la reproduction de la vie immédiate. Mais, à son tour, cette production a une double nature. D'une part, la production des moyens d'existence, d'objets servant à la nourriture, à l'habillement, au logement, et des outils qu'ils nécessitent; d'autre part, la production des hommes mêmes, la propagation de l'espèce" (1954:15). Je crois qu'il s'agit là de l'un des passages les plus importants de *L'origine de la famille...*, bien que ce soit l'un de ceux qui ont eu le moins d'influence sur les études marxistes ultérieures.

5. Je considère qu'il s'agit ici d'une contradiction entre force productive (nécessité de la formation de la force de travail) et rapports de production (liens mère-enfants). En effet, la force de travail est la force productive essentielle et sa formation en est une qualité fondamentale; selon moi, la formation de la force de travail fait donc partie des forces productives. Par ailleurs, les forces productives ne se manifestant que dans des rapports de production, la contradiction force productive/rapports de production apparaît ici, comme partout, comme une contradiction entre groupes sociaux et entre formes différentes de rapports de production.

6. Le travail de Moscovici, bien qu'il soit extrêmement riche en données de toutes sortes (sur les primates non humains, le problème de l'inceste, l'échange des femmes, etc.) et très original du point de vue de l'analyse des données et de la variété des problèmes posés, s'inscrit malgré tout dans la tradition de *Man The Hunter*, ce qui le limite et amène l'auteur à être assez incohérent dès qu'il sort de cette perspective.

BIBLIOGRAPHIE

BROWN J.K.

1970 "A Note on the Division of Labor by Sex", *American Anthropologist*, 72, 5:1073-1078.

DRAPER P.

1975 "Kung Women: Contrasts in Sexual Egalitarianism in Foraging and Sedentary Contexts": 77-109, in Rayna R. Reiter (éd.), *Toward an Anthropology of Women*. New York et Londres: Monthly Review Press.

DUBOIS C.

1961 *The People of Alor*, vol. 1. New York: Harper Torchbooks.

ENGELS F.

1954 *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat*. Paris: Editions sociales.

GLASSE R.M. et Meggitt M.J. (éds)

1969 *Pigs, Pearlshells, and Women*. New Jersey: Prentice-Hall Inc., Englewood Cliffs.

- GODELIER M.
1974 "Modes de production, rapports de parenté et structures démographiques", *La Pensée*, janvier: 7-31.
- HAMMOND D. et Jablow A.
1973 "Women: their Economic Role in Traditional Societies", *Addison-Wesley Modular Publications*, Module 35:1-29.
- HINDE R.A.
1974 *Biological Bases of Human Social Behaviour*. New York: McGraw-Hill Book Company.
- JOLLY A.
1972 *The Evolution of Primate Behavior*. New York: The MacMillan Company.
- KIRSCH C.
1974 *La division sexuelle du travail et l'infériorité sociale des femmes*. Thèse de maîtrise, Département d'anthropologie, Université de Montréal.
1976 "Les différenciations biologique et sociale des sexes", *La revue canadienne de sociologie et d'anthropologie* 13, 4:435-447.
- LEE R.B. et DeVore I. (éds)
1968 *Man The Hunter*. Chicago: Aldine.
1976 *Kalahari Hunter-Gatherers*. Cambridge (Mass.): Harvard University Press.
- MARTIN M.K. et Voorhies B.
1975 *Female of the Species*. Toronto: Methuen.
- MEILLASSOUX C.
1975 *Femmes, Greniers et Capitaux*. Paris: François Maspéro.
- MOSCOVICI S.
1972 *La société contre nature*. Collection 10/18. Paris: Union Générale d'Éditions.
- PILBEAM D.
1972 *The Ascent of Man*. New York: The MacMillan Company.
- REITER R.R. (éd.)
1975 *Toward an Anthropology of Women*. New York et Londres: Monthly Review Press.
- RUBIN G.
1975 "The Traffic in Women: Notes on the Political Economy of Sex": 157-210, in R. Reiter (éd.), *Toward an Anthropology of Women*. New York et Londres: Monthly Review Press.
- RUFFIÉ J.
1976 *De la biologie à la culture*. Paris: Flammarion.
- SACKS K.
1974 "Engels Revisited: Women, the Organization of Production, and Private Property": 207-222, in M. Zimbalist Rosaldo et L. Lamphere (éds), *Women, Culture and Society*. Stanford: Stanford University Press.

- SHOSTAK M.
1976 "!"Kung Woman's Memories of Childhood": 246-278, in R.B. Lee et I. DeVore (éds), *Kalahari Hunter-Gatherers*. Cambridge (Mass.): Harvard University Press.
- SLOCUM S.
1975 "Woman the Gatherer: Male Bias in Anthropology": 36-50, in R.R. Reiter (éd.), *Toward an Anthropology of Women*. New York et Londres: Monthly Review Press.
- TELEKI G.
1975 "Primate Subsistence Patterns: Collector-Predators and Gatherer-Hunters", *Journal of Human Evolution*, 4:125-184.
- TURNBULL C.
1962 *The Forest People*. New York: Doubleday Anchor Books.
1968 "The Importance of Flux in Two Hunting Societies": 132-137, in R.B. Lee et I. DeVore (éds), *Man the Hunter*. Chicago: Aldine.
- WASHBURN S.L. et Moore R.
1974 *Ape into Man*. Boston: Little, Brown and Company.
- ZIMBALIST ROSALDO M. et Lamphere L. (éds)
1974 *Women, Culture and Society*. Stanford: Stanford University Press.